



Résumé : *A partir de l'étude de quarante années de la revue La Vie parisienne (de 1863 à 1903), cet article se propose d'étudier comment la revue des élégances et des mondanités parisiennes fabrique à la faveur de la comparaison Paris-Londres à la fois sa stratégie éditoriale de revue de l'esprit et des plaisirs parisiens et le mythe de Paris, véritable capitale du XIX^e siècle. Il s'agira donc d'analyser l'évolution de son discours sur Londres durant cette période et de montrer comment le parisianisme exporte son discours social à la capitale londonienne et, posant Paris comme « paradigme analytique », parisianise Londres. Ce sera aussi l'occasion de montrer comment, inversement, la revue, et l'époque, importent d'Angleterre le snobisme, l'absorbent et se l'approprient pour en faire un trait dominant du parisianisme. Ces quarante années de dépouillement nous permettront donc d'observer une fabrique de mythe en action.*

Mots-clés : Vie parisienne (revue), mythe, presse, mondanité, parisianisme

Summary: *Based on the study of a forty-year run of the journal La Vie parisienne (from 1863 to 1903), this article seeks to examine how this journal of Parisian elegance and mundanity develops its editorial strategy as a journal of Parisian spirit and plaisir as well as the myth of Paris as the capital of the 19th century. It also explores the evolution of the journal's discourse on London during this period and seeks to show how Parisianism exports its social discourse to London and, by installing Paris as an 'analytical paradigm', makes London Parisian. The article furthermore shows how this journal and this period imported 'le snobisme' from England, absorbed it and made it their own, thus making it a dominant characteristic of Parisianism. These forty years of analysis provide us with the opportunity to observe the fabrication of a myth come alive.*

Keywords: Vie parisienne (journal), myth, press, mundanity, Parisianism

La Vie parisienne est une revue illustrée fondée en janvier 1863 par Marcelin Planat, dit Marcelin. Affolée de mondanité, de snobisme et de galanterie, la revue pose au reflet de la fête impériale. Le titre ne disparaîtra qu'en 1972, après de multiples mutations qui l'entraînent vers une satire de mœurs de plus en plus légères et dévêtues (Saint-Martin, 1996). Cet hebdomadaire parviendra

cependant, jusqu'après la Première Guerre mondiale, à incarner et à alimenter le mythe du parisianisme; ainsi c'est de cette revue que Meilhac et Halévy se sont inspirés pour écrire leur opérette du même nom et, dans l'esprit des contemporains, la revue deviendra un quasi-synonyme d'une certaine idée de Paris, même après la chute de l'Empire. A son propos, Barbey d'Aureville écrit :

Mais enfin si ce n'est pas exactement toute la vie parisienne que ce journal, c'en est une partie. C'en est la mousse, le pétilllement, la surface, les petits vices, - viciolets - les élégances, et les élégances jusqu'aux extravagances, tout cela très animé d'esprit, très cinglant d'ironie, très indifférent - et même trop - à la morale. (Barbey d'Aureville, 1866).

Aussi, nous proposons, dans le cadre de cette réflexion collective sur Paris et Londres, capitales du XIX^e siècle, d'exposer comment la revue, et l'époque, importent d'Angleterre le snobisme, l'absorbent et se l'approprient pour en faire un trait dominant de cette invention du parisianisme. Pour ce faire, on tâchera d'étudier les premières quarante années de la revue et d'analyser l'évolution de son discours sur Londres afin de montrer comment le parisianisme exporte son discours social à la capitale londonienne et, posant Paris comme « paradigme analytique », parisianise Londres. Il s'agira surtout d'étudier le mécanisme de fabrication d'un mythe, comment, à la faveur de la comparaison avec Londres, la revue édifie un mythe de Paris comme capitale du monde. Nous étudierons la manière dont elle se sert de Londres, à partir d'un regard jeté depuis les rives de la Seine, pour construire sa représentation de Paris en un voyage souvent immobile, à la manière de celui de des Esseintes (Huysmans, 1884), pour qui le voyage à Londres s'arrêtera aux arcades de la rue de Rivoli et au buffet de la gare.

En 1863, au terme de la première année de parution de la revue *La Vie parisienne*, son fondateur et principal rédacteur, Marcelin, fait un cadeau significatif à ses abonnés: dans l'édition reliée de l'année, il leur offre un grand panorama, deux mètres de long et vingt-cinq centimètres de haut, de gravures sur Londres, dessiné par lui même et « respectueusement dédié aux amazones de Hyde Park » (Planat, 1863).



Marcelin (1863). Les Amazones de Hyde Park.
La Vie parisienne, supplément annuel.

C'est à la fois un geste commercial pour fidéliser ses lecteurs de la première heure et tout un programme rédactionnel : en bon snob et en dessinateur talentueux, il place « Master Punch » en tête de ce panorama, puis vient « la ville de Londres, un parapluie, le sceptre des mers et son canon Armstrong à la main. » *La Vie parisienne* se veut la revue des élégances et du bel esprit, aussi

on retrouve l'hommage à *Punch* et la référence à Londres, référence ultime de l'élégance en cette période d'anglophilie¹. Chose curieuse tout de même que cette gravure sur Londres pour un journal qui se propose d'observer, d'analyser et d'alimenter la vie à Paris ! Londres apparaît donc comme le modèle obligé du discours sur la ville, cependant, la légende commente :

« une magnifique personne si vous la voyez à Hyde Park, à Saint James, à Belgrave ou à Eton Square ; mais n'allez pas à la Cité, ni à London Bridge, ni à Saint Gilles. Trop de diamants à la tête et pas assez de souliers aux pieds. » (Planat, 1863)



La Ville de Londres : Marcelin (1863). *La Vie parisienne*, supplément annuel.

pseudonyme, William Fitzbarlow, faisant mine de chercher Londres à Paris va en fait chercher Paris à Londres:

Je traversai, ces jours derniers, le bois de Boulogne. En le voyant si désert et si poudreux, je songeais involontairement à Hyde-Park, ce bois de Boulogne anglais, où l'an dernier je me promenais à l'ombre des grands arbres, au milieu de cette foule immense, qui, tous les ans vient à Londres jouir de quelques rares beaux jours. (Fitzbarlow, 1863: 319)

Mais bien vite, malgré la joliesse nostalgique, la comparaison tourne au désavantage de Hyde Park, la légèreté et la bonne humeur qui font l'esprit de la vie à Paris, n'y sont qu'apparents, Londres est toujours double, une comtesse aux pieds nus, trop de diamants à la tête et pas de souliers aux pieds :

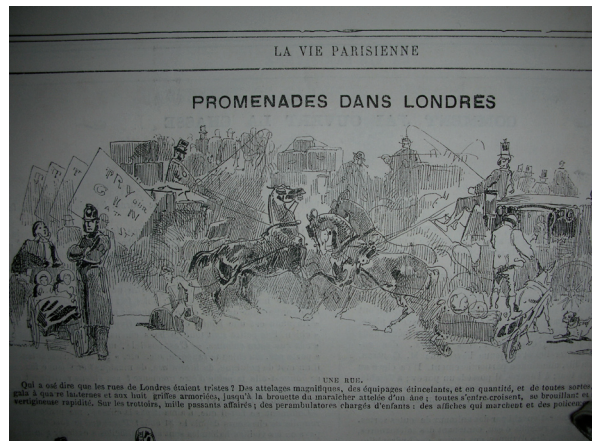
Pourquoi la surface de la Serpentine est-elle toujours si agitée ? Ses eaux ont-elles conscience du suicide d'hier au soir ? Et pourquoi tant de gens cherchent-ils la mort dans la Serpentine ? Parce que c'est un lieu à la mode ? (Fitzbarlow, 1863: 319)

Le rédacteur a beau nous montrer les élégants équipages et se promener à la Foire de Fantaisie pour prouver que « nous autres, habitants des îles, ne vivons que pour nous amuser », l'impression demeure, d'une ville faussement belle, travaillée par un désespoir tenace, par un spleen moderne visible dans son architecture. Ainsi, lorsqu'il décrit le bâtiment de l'exposition, il le qualifie de « bâtiment le plus laid, même à Londres, ce qui est dire beaucoup » et le décrit ainsi « il y avait là des lignes droites, des lignes droites, et des lignes droites, et puis des zigzags de lignes droites semblant les milliers de rails d'un chemin de fer vide » (Fitzbarlow, 1863: 356). Ville moderne et absurde, Londres semble incapable de ce qui constitue à la fois l'esprit de la vie à Paris et le fonds de commerce de la revue, la gaieté et le mélange social dont le symbole, et le cliché, est le boulevard. Aussi en 1866, ce même William Fitzbarlow envie :

Les heureux Parisiens qui ont pour promenade les boulevards (...) nous n'avons rien d'égal aux boulevards (...) Nous avons des parcs; mais en vérité, que sont-ils ? de malheureux brins de nature emprisonnés dans des grilles de fer ; tandis que ce qu'il faut, c'est une longue promenade, entre des rangées de maisons, sur un trottoir large, propre et libre d'embarras. (Fitzbarlow, 1866: 369)

Promenades dans Londres.
Anonyme (1866) *La Vie parisienne*.

C'est une opposition bien connue (Marcus, 1999) que celle du « home » londonien, sa vie close et segmentée, et du boulevard parisien, ouvert aux rencontres et à la mixité sociale, selon l'expression en vigueur aujourd'hui. Aussi la revue *La Vie parisienne* se met à chercher le boulevard à Londres, jusqu'à le trouver à Regent Street, un des seuls lieux avec Hyde Park auquel elle s'intéresse :



C'est la seule voie de Londres qui mérite le nom de rue ; et si j'ose faire une comparaison infiniment désavantageuse pour mon pays, je dirais que considérée dans ses traits principaux, société, voitures, cavaliers et piétons, c'est l'équivalent des boulevards de la Madeleine au commencement du boulevard Montmartre. (Fitzbarlow, 1866: 369)

et elle rappelle aux Français exilés à Londres « quelque chose de l'espace bien aimé compris entre les Champs Élysées et la place de la Bastille ».

Bien sûr, la comparaison est désavantageuse pour Londres, car en cherchant le Bois de Boulogne et la rue de Rivoli à Londres, on risque fort de ne point les trouver et de passer à côté de tout le reste de la ville. Car il ne s'agit pas, pour la revue *La Vie parisienne*, d'offrir une vision honnête et exhaustive de la capitale anglaise mais de se servir de cette représentation pour proclamer la supériorité parisienne du bon goût et de l'élégance. La référence à Londres

n'est là que pour être dépassée dans la compétition au titre de capitale de l'élégance et de la vie moderne.

Les années passant, au fur et à mesure que le discours sur la supériorité de Paris s'affirme, la représentation de Londres se transforme, de modèle à dépasser elle devient repoussoir, sur le principe d'une ville fragmentée, inégalitaire, trop riche et aristocratique et miséreuse en même temps. Alors qu'elle est bien loin de préoccupations sociales quand elle parle de Paris, la revue *La Vie parisienne* découvre qu'il existe autre chose que les toilettes raffinées, les adultères de duchesses et les bals parés : quand elle parle de Londres, une conscience sociale lui vient. Dans un temps second systématique, quand elle vient à concéder quelque beauté à Londres en terme de luxe, de courses, de femme, elle change de ton et rappelle au lecteur le « revers de médaille: En Angleterre, hélas ! cinq ou six dînent trop, quelques uns ne dînent pas assez, et le plus grand nombre ne dîne pas du tout. » (Illustrateur anonyme de *La Vie parisienne*, 1866: 496)

Car l'opposition se raffine, Londres est la ville moderne, celle de l'argent et de la misère et Paris la nouvelle Athènes (surtout après l'Empire), ville d'excellence intellectuelle, d'élégance et bien-être pour tous. Londres se voit ainsi identifiée à l'enfer préféré de cette fin de siècle, celui de Dante, et ses différents quartiers incarnent autant de ses cercles. Ainsi lorsque la revue commente le livre sur Londres de Gustave Doré, elle salue son réalisme « M. Doré a laissé ses inventions, il nous montre Londres tel qu'il est » et y voit « l'interprétation la plus complète du Londres actuel ».

C'est là le Londres qu'a vu M. Doré, le Londres que nous avons vu, le Londres que détestent d'une franche haine toutes les pauvres femmes que leurs maris y ont exilées pendant la guerre. C'est le Londres réel, avec ses foules silencieuses, avec ses orgies de plaisir brutal ; le Londres qui boit du whisky et du gin et qui ne mange pas ; le Londres à peine couvert de haillons noirs, dont le brouillard humide et froid voile à demi l'effroyable nudité ; le Londres enfin qui, lorsqu'on descend par hasard dans ses cavernes, quand on pénètre dans ses bouges, réalise aux yeux, à l'esprit, à l'odorat, à tous les sens, une sorte d'enfer vivant où les souffrances et les douleurs accumulées laissent loin derrière elles ce que l'imagination des poètes peut rêver : misère sans limite, sans espoir, sans fond, où naissent, végètent et meurent dans une promiscuité hideuse, des millions d'êtres semblables à nous. Telle est l'œuvre de M. Doré. Il avait jadis accompagné Dante dans son voyage imaginaire à travers



Reproduction de Gustave Doré (1873).
La Vie parisienne

l'enfer des âmes; aujourd'hui, il est descendu lui-même dans cet enfer des hommes. Il en raconte la monstrueuse horreur, il émeut, il effraie, il atterre; on doute que les choses puissent être, et pourtant elles sont. (Claude, 1873: 108)

Londres apparaît comme l'enfer moderne, en matière d'avidité morale, un rédacteur note que « nos crevés seraient humiliés s'ils voyaient combien leur dépravation est en retard sur celle de leurs voisins; ils paraîtraient des libertins de province ».



English Soulography (1888), *La Vie parisienne*.

« Jeune Clubman, la grande vie Dans Pall Mall ou Blackriars, s'il est avec un Français, vous le fait toute la soirée à c'est la faute à votre littérature. »

C'est la face noire de Londres qui apparaît, celle de la froideur et du vice anglais jusqu'à la figure, providentielle pour cette représentation, de Jack l'Eventreur « Jack cet être fantastique dont on ne parle pas devant les dames parce qu'il est *improper*, mais sur lequel les hommes discutent longtemps après boire, avec des faces congestionnées et des regards blancs qui devinent une volupté qu'ils ne connaissent pas. » (Saint-Cère, 1889: 417)

A propos du célèbre tueur, on retrouve l'image des cercles de l'enfer dantesque:

Le cocher est un peu étonné quand on lui dit d'aller à Commercial road et la route commence, longue, sans fin, à travers les magasins brillants, les boutiques plus simples, les treillages verts des banques, les planches des docks, les échoppes de bouchers, des marchands de poissons : toute la vie de Londres, cette course à travers les rues, depuis les bijoutiers des grands seigneurs d'Old Bond Street jusqu'aux échoppes des juifs polonais d'East End.

Là, dans cet ultime cercle de l'infernal East End, Jacques Saint-Cère touche au cœur de l'affaire et la comparaison avec Paris revient « Rien que des loqueteux. Ils sont plus sales que les nôtres » et devant le cadavre de la victime et ses amies encore vivantes, il s'exclame :

Dire que ce sont des femmes ! Et dire qu'il y a des hommes qui. Il est vrai qu'ils les tuent après. Et je remonte vers West End, et je revois des femmes superbes et saines.

Et je revois des chevaux de six cent louis ! Il faudra que je voie beaucoup de Paris et beaucoup de Parisiennes pour oublier cette matinale excursion dans l'East End.

A une ville de Londres, fractionnée, divisée socialement en cercles, infernaux ou non, s'oppose l'unité de Paris, capitale tout entière vouée au plaisir et à la beauté.

La Vie parisienne s'est totalement dégagée du modèle anglais et se fait volontiers critique. On est loin de « la magnifique personne » en qui elle personnifiait Londres en 1863. Bien sûr elle suit encore les courses et la saison à Londres, mais c'est désormais intégré à la matière générale de la revue, avec d'autres courses européennes et d'autres élégances, au parcours touristique des premières années qui conduisait de Hyde Park à Regent Street, Saint James Park à Carlton Terrace, s'est succédée une connaissance plus intime de Londres, due à la progression du tourisme et à la colonie française installée à Leicester Square après la chute de l'Empire. La revue se pique désormais de sociologie, s'intéresse au système éducatif, aux domestiques, aux hivernages dans les stations balnéaires, à la saison à l'île de Wight, à ce qui se joue dans les théâtres. Peu à peu, la topographie de Londres et ses événements mondains sont parisiens, extraits de leur enfer londonien, pour venir agrémenter la vie parisienne. Dans les années 1890, la revue cesse de s'intéresser aux Anglais (aux Anglaises surtout) en Angleterre mais les représente à Paris ou à Nice dans leur appartenance au cosmopolitisme du petit monde parisien. La vie parisienne a absorbé Londres, devenue vassale de Paris capitale mondiale des élégances, des beautés et de l'esprit. Aussi, en 1903, lors de la préparation de l'Entente cordiale du 8 avril 1904, la revue peut ironiser à loisir sur la politesse toute diplomatique du président Loubet, de la concurrence entre capitales, nous sommes passés à une visible condescendance :

- Edouard VII : Regent Street, Old Bond Street, c'est presque le boulevard et la rue de la Paix.
- M. Loubet : C'est vrai.
- Edouard VII : Le Strand et Charing Cross, c'est la gare Saint-Lazare.
- Shakespeare : Leicester Square, c'est le quartier Breda.
- M. Loubet : Mais vous n'avez pas vu Montmartre.
- Edouard VII : Nous avons des petits soupers chantants au Carlton le dimanche soir qui valent bien Montmartre...
- M. Loubet, *gagné* : Enfin Londres, c'est Paris.» (Collot, 1903: 385)



Edouard VII et le Président Loubet (1903).
La Vie parisienne.

Qu'apprend sur Londres le lecteur de *La Vie parisienne* ? Pas grand chose : qu'il y a Hyde Park et Regent Street, qu'on y est trop riche ou trop pauvre, que telle duchesse portait telle robe Liberty et qu'on y boit du gin et du whisky... En revanche, sa représentation de Paris, face à ce repoussoir, en sort embellie et grandie. C'est que le mythe se construit par l'opposition des deux capitales, là où Londres sépare, Paris unit dans une même fête toute la population, là où à Londres la beauté est aristocratique, à Paris l'élégance est à la portée de toutes les Parisiennes. De la tutelle du début de la revue, la position s'est inversée: la revue a tout d'abord tenté de montrer que Paris valait bien Londres, puis que Londres regorgeait de contradictions et de misère humaine pour finalement faire de la capitale anglaise un quartier, pittoresque certes, mais un quartier seulement de la capitale parisienne. En 1888, un rédacteur écrit « la cité monstre est une agglomération de villes de moyennes grandeurs » (Anon., 1888 : 388), une agglomération de villes de provinces en quelque sorte et Paris est la ville, la capitale unie par une architecture, une population, un esprit... et une revue. Et c'est précisément par l'opposition à Londres que s'est construite cette représentation de Paris comme capitale supérieure, comme en témoigne le très sérieux, bien que très partisan, article « Capitale » du *Dictionnaire Universel du XIX^e siècle* de Pierre Larousse (1866-1877) : après avoir nommé Byzance, Athènes ou Rome, l'auteur en vient aux capitales contemporaines :

Incontestablement, c'est Paris aujourd'hui qui peut être regardée comme la capitale du monde. Londres n'est qu'une grande ville, une agglomération moderne, le centre d'un peuple puissant : Paris est, à son tour, le foyer commun de la vie moderne : on n'a pas assez dit quand on l'a nommée le cœur et le cerveau de la France : c'est le cerveau de l'univers, de l'humanité². (Larousse, 1866-1877: 319)

Lorsqu'il s'agit de couronner Paris, « cerveau de l'univers », il faut d'emblée écarter Londres comme rivale et pour *La Vie parisienne* comme pour Pierre Larousse (qui pourtant n'en appréciait pas la lecture³), c'est incontestablement Paris qui a gagné la bataille. Cette attitude rejoint le discours de l'époque, tel que l'a décrypté le géographe Claire Hancock dans son travail sur les guides de voyage au XIX^e siècle, elle montre que les représentations de Paris et de Londres « se sont construites symétriquement, dans un regard porté d'une capitale à l'autre, dans un souci de marquer sa spécificité et d'affirmer sa grandeur » (Hancock, 2003 : 19). Pour tout à fait explorer cette construction symétrique, il conviendrait alors dans un voyage prochain, de traverser la Manche dans l'autre sens et d'aller voir ce que le *Punch* avait à dire de Paris...

Notes

¹ Cette anglophilie est présente dans la langue même de la revue, revue des snobs, du puffisme et autres Kiss-me-Kwick (pseudonyme de l'un des rédacteurs). D'ailleurs, la revue doit ses premiers succès à la collaboration de Taine, ami de lycée de Marcelin, spécialiste de l'Angleterre, qui y écrit sous le nom de Thomas Graindorge.

² Ici le rédacteur de l'article fait référence au texte de Théophile Gautier, *Tableaux de siège* où le poète proclame Paris « synthèse de la France ; il la résume et rayonne sur elle. Il en est l'œil, le cœur et le cerveau, la lumière, la chaleur, la pensée. » (Gautier, 1871)

³ Témoin en est ce jugement peu sec de l'article « Vie parisienne » du *Dictionnaire* : « *La Vie parisienne*, qui a un certain succès de vogue, justifié plutôt par son titre que par son mérite réel, devait éclore sous l'Empire, cette époque de décadence, où la liberté n'existait réellement que pour les viveurs et les coureurs d'aventures galantes. » (Larousse, 1866-1877)

Bibliographie

- Anonyme (1888) « Londres en Season », *La Vie parisienne*, recueil annuel : 3888.
- Barbey d'Aurevilly, J. (1866) « Monsieur, Madame et Bébé », *Nain Jaune* 20 juin 1866 : 189.
- Claude (1873) Illustrations de Gustave Doré « Retour de Londres », *La Vie parisienne*, recueil annuel : 108.
- Collot (1903) « Angleterre for ever », *La Vie parisienne*, recueil annuel : 385.
- Fitzbarlow, W. (1863) « Hyde Park », *La Vie parisienne*, recueil annuel : 319.
- Fitzbarlow, W. (1863) « Une Foire de fantaisie », *La Vie parisienne*, recueil annuel : 356.
- Fitzbarlow, W. (1866) « Londres en ce moment: une promenade dans Regent Street », *La Vie parisienne*, recueil annuel : 369.
- Hancock, C. (2003) *Paris et Londres au XIX^e siècle, Représentation dans les guides et récits de voyage*. Paris : CNRS éditions.
- Huysmans, J.-K. (1884) *A Rebours*. Paris : Charpentier.
- Illustrateur anonyme (1866) « Les Promenades dans Londres », *La Vie parisienne*, recueil annuel : 369.
- Larousse, P. (1866-1877), *Dictionnaire universel du XIX^e siècle*.
- Marcus, S. (1999) *Apartment Stories*. Los Angeles & Berkeley : University of California.
- Mitschi, J. Rosenthal dit J. Saint-Cère (1889) « Londres en ce moment », *La Vie parisienne*, recueil annuel : 417.
- Planat, M. (1866) « Revue de fin d'année », *la Vie parisienne*, hors série.
- Saint-Martin, C. (1996) *Plus de 5000 dessinateurs de presse et 600 supports en France de Daumier à l'an 2000*. Solo, Aedis.